



## La peur dans les discours européens : un opérateur d'identité collective ?

Marinella Belluati, Cristina Caimotto, Rachele Raus

Si la peur existe depuis toujours, et donc bien avant les sociétés modernes, ce n'est qu'aujourd'hui qu'elle devient l'élément discursif qui donne une cohérence aux grandes narrations. De nos jours, plusieurs chercheurs, qui travaillent dans des domaines variés allant de la linguistique à la politologie, ont souligné que les émotions sont des « leviers » de l'action (Ballet 2016 : 37), puisqu'elles « appellent une réaction » (Cislaru 2008 : 8). En ce sens, le discours public contemporain se caractérise par la présence de plus en plus évidente des discours de la peur (Beck 2000 ; Altheide 2002, 2006 ; Bauman 2006 ; Wodak 2015), qui présentent des stratégies plus ou moins marquées afin d'instiller un sentiment général de méfiance et d'incertitude.

L'impact des médias, notamment des nouveaux médias, rend encore plus évident le rôle fondamental de l'émotion dans le discours public, le discours émotionné (Plantin 2011) se posant par ailleurs en contre-discours idéal<sup>1</sup> à la langue « neutre », creuse, de « coton » (voir, entre autres, Gobin 2011), qui caractérise les discours des organisations internationales. À cet égard, l'Europe, entendue en tant qu'Union européenne, est l'un des sujets qui agissent dans l'espace public, tout en se positionnant au carrefour des dimensions locales, nationales et mondiales. Et pourtant, elle ne semble pas encore réussir à profiter de son rôle et devient principalement un objet du discours, c'est-à-dire quelque chose dont on parle, qui n'existe pas vraiment comme objet « de » discours (Mondada 1995 : 62), à savoir comme référent discursif à part entière. Pour cette raison, l'Europe apparaît comme un mot « creux » dont l'utilisation discursive peut servir de prétexte pour revitaliser des discours racistes et nationalistes en l'absence d'un véritable espace public européen<sup>2</sup>.

Ce numéro de la revue *De Europa* entend justement s'interroger sur la manière dont la peur est utilisée en tant qu'émotion euphorique / dysphorique dans les discours « européens »<sup>3</sup> et quelle est sa fonction par rapport à la création

<sup>1</sup> En cela, l'émotion fonctionne comme la polémique (Amossy 2014) et indépendamment de celle-ci. D'ailleurs, rappelons que la polémique se réalise par un discours passionnel, émotionné.

<sup>2</sup> En donnant l'exemple de l'utilisation discursive du nom « Europe » dans la presse française, Julien Auboussier (2016) parle de son « ambiguïté référentielle [qui] peut servir des discours au degré d'argumentativité très variable ».

<sup>3</sup> Nous précisons mieux ce que nous entendons par « discours européens » au paragraphe 3.

d'une identité collective qui pourrait jouer un rôle fondamental dans la création d'un espace public européen et permettrait de faire exister l'Europe avant tout comme objet discursif en soi capable d'endosser cette identité.

## 1. La peur entre discours et émotions

Que cela puisse concerner les mots (Novakova, Tutin 2009 ; Blumenthal, Novakova, Siepmann 2014), les discours (Rinn 2008 ; Plantin 2011) et / ou les arguments (Micheli 2010 ; Amossy 2014), sans trop opposer ces trois objets d'analyse, les émotions sont au centre de plusieurs études récentes concernant plus généralement le langage, surtout en relation avec la politique<sup>4</sup>.

Au carrefour entre un discours des valeurs et un discours rationnel (Marletti 2006), le discours politique semble être de moins en moins capable de canaliser les émotions vers des formes de l'action organisée. Au contraire, les médias utilisent les émotions pour retenir l'attention des collectifs, mais, en l'absence d'éléments qui puissent rééquilibrer cette situation, ils risquent de produire des distorsions. À ce sujet, la peur trouve justement son allié privilégié dans la « logique des médias » (*media logic* ; Altheide 1976), la dramatisation et la « spectacularisation » devenant cruciales dans la mise en forme du discours public, d'autant plus que les transformations structurelles et culturelles des environnements médiatiques ont contribué de manière décisive à la diffusion de l'émotion dans la communication politique, comme on peut le voir pendant les campagnes électorales (Cepernich, Novelli 2018).

La tendance de plus en plus marquée à appuyer les infos sur l'émotion, notamment les émotions négatives, produit et alimente des sentiments d'insécurité et de rancune qui favorisent les nationalismes et les populismes. Plusieurs études récentes (Bauman 2006 ; Wodak 2015) montrent la tendance à l'utilisation discursive des émotions, surtout celles qui sont liées à des états de peur, pour atteindre deux visées pragmatiques :

1. la distorsion de l'information pousse l'attention collective à se focaliser sur certains aspects de la réalité plutôt que sur d'autres. Il existe une « logique des médias » (Altheide 1976) qui, depuis longtemps, produit des effets de distorsions de l'information dans le débat public et contribue à fixer les priorités collectives. Ces effets sont marginaux si les énonciateurs sont plusieurs et entrent en compétition entre eux pour affirmer leurs propres points de vue. Dans le cas contraire, la situation peut se dégrader sans frein. Sans considérer que la crise du politique et des agences de production culturelle, d'une part, et de l'autre, l'influence grandissante des discours des nouveaux médias, rendent impossible aujourd'hui le maintien du contrôle de la source des narrations. C'est dans ce contexte particulièrement complexe que l'émotion collective est suscitée par les discours de la peur, qui génèrent un sentiment d'insécurité et nourrissent des formes de panique morale (*moral panic* ; voir Cohen 1980 ; Hall 1981) ;

<sup>4</sup> Philippe Braud (1996 : 7) a été l'un des premiers à signaler l'absence d'une réflexion sur la dimension émotionnelle de la vie politique dans les recherches en sciences sociales.

2. la création de la cohésion identitaire autour des lieux et en relation avec l'altérité par rapport à laquelle on marque ses distances. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle l'intersubjectivation est privilégiée par de nombreuses études (entre autres, cf. Plantin, Doury, Traverso 2000 ; Cislaru 2008 ; Braud 2014), l'intersubjectivité étant justement liée à l'identification (Cislaru 2008 : 12). Ajoutons que, bien que le concept d'identité « locale » ait été jugé de manière positive à partir des années 1980, grâce à l'attribution aux médias de la capacité de créer un sens d'appartenance aux lieux (Meyrowitz 1985), cette notion a également servi d'appui à l'étude de la fragmentation du territoire, qui peut être produite par les discours de la peur diffusés par la propagande politique via les organes d'information des régimes (voir l'exemple de l'ex-Yougoslavie dans Melucci 1983). Cette dichotomie, qui caractérise les discours tout particulièrement, s'impose aujourd'hui à l'échelle mondiale, comme le montrent les contributions de ce numéro.

## 2. L'émotion et la peur comme opérateurs d'identité collective

La notion de « positionnement émotionnel », qui a été introduite récemment (Hekmat, Micheli, Rabatel 2012[2013]) et que l'on peut appliquer à la « dimension argumentative » (Amossy 2010 : 33-34) du discours émotionné, permet de poser l'émotion comme opérateur d'identité collective, surtout par rapport à la notion d'altérité qui est constitutive de la construction du soi. En ce sens, le positionnement peut avoir une fonction « euphorique » ou « dysphorique ». Dans le premier cas, l'émotion, et par là le positionnement émotionnel, sert à cerner les frontières d'un collectif qui s'identifie dans une perspective d'inclusion, sans pour autant s'opposer à un extérieur mais en se limitant à se différencier de ce dernier. Dans l'autre cas, la frontière du groupe est tracée à des fins d'exclusion et l'extérieur est vécu comme une menace, comme un danger pour le collectif. C'est justement ce qui ressort des articles de ce numéro, où la peur est utilisée comme opérateur dysphorique d'exclusion, comme le montrent, entre autres, les articles de Michelangelo Conoscenti ou de Nicolas Pitsos par rapport à l'utilisation de la peur de l'altérité (les immigrés, les orientaux), mais aussi comme opérateur euphorique d'inclusion, comme le soulignent l'article de Juliette Charbonneaux, qui remarque comment l'appréhension des journaux français et allemands analysés a servi d'opérateur pour contourner les dangers des nationalismes, et celui de Luminița Rosça, qui montre la capacité de la peur d'agir comme soulagement collectif, et donc comme émotion partagée, à l'occasion des manifestations de Bucarest en janvier-février 2017.

Force est de constater que, dans tous les cas étudiés, l'inclusion et l'exclusion finissent par cerner des identités et des collectifs qui finalement restent nationaux, n'étant pas vraiment aboutis comme européens. Charbonneaux pose justement la question de la manière dont les journaux, en tant que discours médiatiques, finissent par ancrer l'espoir d'un avenir européen dans « la représentation du passé », et donc dans des imaginaires qui sont également et

surtout nationaux. Les nouveaux médias semblent permettre une focalisation majeure sur l'avenir, comme le montrent Catherine Bouko et David Garcia avec l'exemple des réactions au Brexit dans le réseau social *Flickr* où, bien que l'on puisse attester la présence d'une identité européenne qui se construirait sur des bases post-matérialistes, l'analyse quantitative démontre qu'au fond « l'UE n'apparaît pas comme une préoccupation prioritaire sur laquelle les citoyens se sont exprimés après le référendum ». Avec l'exemple des politiques culturelles européennes et de la manière dont celles-ci ont été concrètement réalisées lors du Festival de l'Europe, Dario Verderame observe la manière dont les discours institutionnels venant du bas évoquent une identité culturelle essentialiste qui se fonde sur l'autocélébration ethnocentrique (centralité de Florence dans la culture italienne, européenne et finalement universelle).

Le manque d'une identité européenne pleinement réalisée nous amène alors à poser la question de ce que nous entendons et pouvons considérer comme « discours européen ».

### 3. Un discours « européen » ?

Qu'est-ce que nous pouvons considérer comme « discours européen » ? Si par ce dernier nous entendons les discours produits par les institutions de l'UE, les articles de ce numéro montrent que l'Europe n'est pas le sujet-énonciateur des discours qui ont affaire à la peur. En effet, les discours des institutions européennes, qu'on commence à analyser de plus près à cause de l'intérêt qu'on porte récemment aux discours des organisations internationales (Gobin, Deroubaix 2010), se caractérisent par un style formulaire, voire dépolitisé, qui se rapproche d'un discours « expert » (Cussò, Gobin 2008 ; Gobin 2011). En ce sens, la rhétorique « nous » contre « eux », qui peut alimenter des sentiments des peurs et peut caractériser de manière explicite le discours des acteurs individuels travaillant dans les institutions de l'UE (les représentants officiels), finit par être lissée, « neutralisée » par l'effet d'évidence, dans le discours des acteurs collectifs, tels que les institutions de l'UE elles-mêmes (Caimotto, Raus 2017 : 180).

Par contre, les articles de ce numéro montrent la présence de la peur par rapport à un « discours européen » entendu comme discours qui porte sur l'Europe comme objet du discours et qui est fait par des sujets (collectifs ou non), qui agissent au plan local ou national à l'intérieur de l'espace européen. La plupart des fois, cet objet « vide » sert de prétexte pour en fait alimenter un discours dont la seule fonction resterait idéologique<sup>5</sup>, en confirmant ce que Joanna Nowicki (2017 : 32) remarquait déjà par rapport à l'instrumentalisation de la culture dans les discours circulant en Europe.

---

<sup>5</sup> Par exemple, Thierry Guilbert (en cours) parle de l'usage de *Europe* dans la presse française lors de l'élection législative grecque de janvier 2015, en précisant qu'il semblerait que l'« *Europe* soit, dans la plupart des journaux, le sacré montré d'un discours idéologique européen rattaché aux formations discursives néo- et ordo-libérale ».

D'ailleurs, la construction d'une identité européenne collective n'est pas encore aboutie non seulement au plan du réel mais également au plan des narrations (Habermas 2008 ; Triandafyllidou *et alii* 2009). Plusieurs chercheurs (Marletti, Mouchon 2005 ; Marini 2015 ; Belluati 2015) soulignent que, s'il est vrai que l'Europe est de plus en plus présente dans l'espace public en tant qu'objet du discours, il manque une véritable européisation des concepts qui circulent (Bondebjerg Golding 2004 ; Della Porta, Caiani 2006 ; Golding 2007<sup>6</sup>). C'est la raison pour laquelle il ne faut pas s'étonner si la force du discours européen ne vient pas du « centre »<sup>7</sup>, mais découle de discours de la peur qui affirment des points de vue nationaux comme dans les cas du Brexit ou des pays de l'Est qui sont analysés dans les contributions de ce numéro. Face à ces discours, les rares contre-discours qui essaient de célébrer l'identité européenne n'ont pas la même force émotionnelle, et par conséquent, ne produisent pas le même effet.

Soixante ans après la naissance de l'Union européenne et quinze ans après l'inauguration de l'union monétaire, les signes de la faiblesse de l'Europe sont évidents ; après la période, peut-être acritique, du « consensus permissif » (Down, Wilson 2008 ; Hooghe, Marks 2009) voici franchi le seuil d'une étape nouvelle qui semble être encore plus difficile et dangereuse.

#### 4. Identité collective, espace-temps et mémoire européens

Les premières tentatives de créer une identité collective européenne ont fini par mélanger les différentes identités nationales à travers la culture populaire (voir, entre autres, l'initiative de *Jeux sans frontières* ou du *Concours Eurovision de la chanson*), ce qui, en fait, a renforcé le sentiment d'appartenance nationale aux dépens d'une identité internationale partagée. La carte postale diffusée en 1991, qui est devenue « célèbre » comme souvenir de Bruxelles, résume bien ce problème en proposant une lecture ironique de l'Européen idéal (fig. 1).



Figure 1 : Carte postale de l'Européen « idéal »<sup>8</sup>.

<sup>6</sup> À ce propos, Marc Abélès (2000 : 39) souligne que « as Europeanist anthropologists have demonstrated, a community is not just a ground of people involved in practices of production and exchange in the same territory (...). Communities also share language, values, symbols and rituals ».

<sup>7</sup> La notion de « centre » est problématique dans l'Union européenne, puisque l'Union est déterritorialisée et que (Abélès 2000 : 40) « the lack of centre and blurred boundaries make difficult the identification of landmarks or of any sign of identity ». Par ce mot, nous entendons ici le centre du pouvoir institutionnel.

<sup>8</sup> Source : [https://www.reddit.com/r/europe/comments/5ubk4i/the\\_perfect\\_european\\_should\\_be](https://www.reddit.com/r/europe/comments/5ubk4i/the_perfect_european_should_be)

L'Européen y est représenté par le biais des ethnotypes négatifs (transformés à l'occasion en positifs par l'ironie), qui caractérisaient les populations des États membres de l'époque : ainsi, l'Européen idéal doit savoir cuisiner comme les Anglais, conduire comme les Français, être discret comme les Danois... Soulignons que, malgré le figement sémantique, ces stéréotypes ne sont pas forcément partagés par tous les peuples de l'Europe au point qu'il est possible de trouver des forums en ligne où l'on se pose la question de savoir s'ils sont encore valables en 2017 et pour qui ils le sont. Cette carte montre clairement les difficultés à créer une identité européenne et comment, à l'intérieur de l'espace européen, la perception du « voisin », conçu au fond comme Européen « autre » par rapport à soi, varie en relation avec les différentes perceptions nationales.

Non seulement l'Européen n'affiche pas encore d'identité réalisée mais les mémoires discursives qui s'élaborent dans l'espace-temps européen restent liées elles aussi aux passés nationaux (voir les articles de Rosça, de Rębkowska et de Pitsos) et à une identité essentialiste qui est redevable des événements traumatiques nationaux beaucoup plus que de la mémoire collective européenne ou de ses lieux de mémoires (voir l'article de Charbonneaux). En effet, l'émergence d'une identité collective reste toujours fragmentaire et liée à des positionnements dysphoriques ou essentialistes (l'Est contre l'Ouest, les chrétiens contre les musulmans... ; voir, entre autres, les articles de Rębkowska, de Vinti ou de Pitsos).

Il nous faut également remarquer l'importance de la dimension temporelle, qui est fondamentale pour la mémoire et est présente de manière transversale dans plusieurs contributions, témoignant justement de la focalisation des discours beaucoup plus sur un passé traumatique (voir, par exemples, les articles de Rosça et de Rębkowska), ou plus rarement sur la nostalgie du passé (comme dans l'article de Charbonneaux), que sur un avenir d'espoir.

Outre la dimension temporelle, la dimension spatiale est aussi problématique. Comme le précise Chilton (2004 : 56-57), celle-ci est fondamentale dans le discours politique car les relations spatio-temporelles sont normalement conceptualisées par des métaphores spatiales (par exemple, « la fin de la guerre approche », « des amis proches »...). Plusieurs contributions de ce numéro montrent que l'Europe est perçue comme éloignée dans l'espace par rapport à un référent normalement vu comme proche (tels que la Roumanie, le Royaume-Uni, Florence... dans les articles du numéro). En utilisant la notion d'ontologie du discours (Chilton 2004 : 57), notamment par rapport à l'axe des modalités, on peut remarquer que l'Europe, entendue comme institution bureaucratique, est loin du centre déictique du « ici, maintenant, je / nous (*ibidem* : 58-59), ce centre étant plutôt représenté par un « nous » qui se construit autour d'un sentiment national ou local.

Le concept de la compression de l'espace-temps d'Harvey (1989) peut nous aider à comprendre le processus qui génère « la fragmentation, l'insécurité et le développement inégal et éphémère à l'intérieur d'une économie mondiale unifiée par les flux des capitaux » (Harvey 1989 : 296). Harvey souligne la nécessité des peuples d'affirmer leur identité en lien étroit avec des lieux et, face aux difficultés dues à l'« accumulation flexible », il lance l'alarme face aux dangers géopolitiques causés par l'accélération de la compression de l'espace-temps, la politique ne changeant pas à la même vitesse. Par conséquent, les nationalismes et les localismes se renforcent, les lieux identitaires pouvant satisfaire la demande de sécurité qui vient du flux important d'images éphémères ; au contraire, l'internationalisation des politiques ne semble pas capable de combler le vide laissé par l'affaiblissement évident du pouvoir de chaque État-nation tout particulièrement dans le domaine des politiques fiscales et monétaires (*ibidem* : 305-306).

Le sentiment de fragmentation, qui renforce le localisme et met à distance l'Europe, est présent dans tous les articles. Charbonneaux montre que les politiques nationales/locales influencent la manière dont l'Europe est représentée dans les corpus analysés ; Verderame parle de l'« essentialisme » des organisateurs du Festival de l'Europe qui se tient à Florence depuis 2011 pour promouvoir la culture européenne, ces acteurs célébrant finalement la centralité de Florence et de ses artistes par rapport à la culture européenne ; plusieurs messages analysés par Bouko et Garcia dans *Flickr* soulignent l'importance de la dimension locale en tant que clé de lecture qui permet de comprendre un objet (l'Europe) qui est perçu comme éloigné mais qui, en même temps, produit des effets importants sur ce qui est proche ; dans l'article de Conoscenti, le Brexit peut être entendu comme la réaction à la peur, ce qui permet de déduire ce qui est perçu comme local, c'est-à-dire proche du centre déictique de Chilton ; Rosça analyse les révoltes locales en Roumanie, qui ont inspiré des révoltes analogues en Europe...

En effet, dans toutes les contributions, le discours européen de la peur est clairement construit à travers la fragmentation, les peurs locales étant parfois mélangées avec la peur d'institutions qui peuvent prendre des décisions concernant le centre de la *deixis* mais qui restent éloignées de ce centre, la plupart des discours analysés présentant l'Europe au fond des axes de l'espace et de la modalité.

Cette fragmentation concerne également le multilinguisme européen, thématique qui pourtant est absente de ce numéro. En accord avec ce que Chilton affirme à propos du discours politique qui agit de manière indexicale, le fait de parler une langue ou une autre deviendrait une sorte de signal distinctif qui acquiert une valeur politique. Dans ce contexte, l'importance que l'Europe attribue au multilinguisme doit être mise en discussion en tant que source potentielle de fragmentation (il n'existe pas de texte final des documents européens mais il y a plutôt plusieurs versions traduites<sup>9</sup> qui sont souvent peu intelligibles pour le

<sup>9</sup> Rappelons que même les documents législatifs peuvent être traduits, la corédaction juridique restant souvent fictionnelle (Comba 2010 : 35). En outre, malgré la présence de jurilinguistes qui surveillent justement l'alignement des textes « parallèles », la notion d'original du texte n'est pas pertinente pour ces documents non plus (*idem* : 30 ; Raus 2010 : 117).

citoyen européen). À l'égard du multilinguisme, Pujolar (2007 : 90) explique que les institutions politiques et les domaines de l'économie qui s'appuient sur les langues insistent sur un cadre multilingue qui maintient l'idée de variantes linguistiques normalisées, tandis que les relations sociales informelles promeuvent des formes culturelles et linguistiques hybrides.

Si maintenant nous mettons en relation la tension entre la dimension institutionnelle et celle des relations sociales informelles, telles qu'elles sont décrites par Pujolar, avec la *deixis* de Chilton et avec les effets de la compression de l'espace-temps montrés par Harvey, nous comprenons que la peur n'est alors que la réaction à la fluidité qui caractérise les langues de l'Europe, d'où l'importance des discours, bien qu'ils soient locaux ou nationaux, et la difficulté à créer (et par conséquent, à analyser) un discours institutionnel européen supranational, ce dernier n'existant pas sous une seule forme et étant déjà en soi une source de fragmentation.

## 5. Événements « émotionnels » et « logique des médias »

La plupart des articles de ce numéro montrent l'importance du substrat événementiel de l'histoire par rapport aux discours de la peur et à ses évolutions par des tournants. Ainsi en va-t-il pour la crise de Crimée dans l'article d'Agata Rębkowska, pour le Brexit dans les articles de Bouko et Garcia et de Conoscenti, pour les manifestations de Bucarest en janvier-février 2017 dans l'article de Rosça, pour la défaite des Turcs à Vienne en 1683 dans l'article de Claudio Vinti ou pour plusieurs tournants événementiels à partir de la révolte des Boxers en 1900 dans l'article de Nicolas Pitsos.

En effet, les événements historiques jouent un rôle important au plan du discours. À ce propos, nous faisons remarquer ce qui arrive dans le graphe de l'outil informatique *Ngram Viewer* de *Google Books* (graphe 1), qui permet de visualiser l'évolution de la fréquence des mots dans les livres imprimés de 1800 à 2008, lorsque nous lançons la recherche par le mot anglais « *fear* » (peur) dans les sources en anglais britannique. La tendance descendante des fréquences de ce mot subit justement une inversion significative après les attentats terroristes à New York en 2001<sup>10</sup>.



Gráfico 1 : Fréquences de « *fear* » (UK) dans *Ngram Viewer* (1800-2008).

<sup>10</sup> Il est intéressant de remarquer que le graphe pour l'anglais américain est similaire, tandis qu'en français et en italien les équivalents « peur » et « paura » ont une tendance normalement ascendante depuis 1800, ce qui est encore plus marqué après 2001.

Cela dit, dans une perspective d'analyse du discours émotionnel, nous pensons que plus généralement on peut parler d'« événement émotionnel », qui est étroitement lié à l'événement discursif et peut découler d'un événement historique (événement factuel) aussi bien que d'un non-événement factuel, comme c'est de plus en plus le cas dans les discours médiatiques où « l'on assiste à une multitude d'événements médiatiques qui ne deviendront jamais des événements historiques » (Sini 2015). Citons juste un cas de non-événement factuel, dont la portée événementielle ne peut pas être sous-estimée en tant qu'événement émotionnel ayant déclenché l'événement médiatique et discursif : il s'agit du bogue du millénaire qui s'est vite diffusé dans les discours nationaux de l'entre deux siècles. Au début du nouveau millénaire, les journaux ont réussi à faire dépenser des sommes significatives pour l'installation de logiciels qui en fait n'étaient pas nécessaires, et cela grâce au recours à la peur, les journalistes utilisant des métaphores dysphoriques, notamment l'Apocalypse, pour décrire les effets possibles du « bogue » informatique<sup>11</sup>. D'ailleurs, les médias jouent un rôle central dans la création d'un sentiment de peur partagée. La spectacularisation, utilisée par les médias comme forme de divertissement, permet d'« in-former » le débat public. La dramatisation se prête à capturer l'attention collective et, à cet égard, la peur est l'émotion qui met en forme l'ordre social (Altheide 1976). C'est justement le divertissement, entendu comme forme de discours imposée par les médias, qui véhicule la peur et nourrit la perception de la menace et de l'insécurité (Altheide 2002), en produisant l'événement émotionnel.

Que les médias créent des événements, comme dans l'exemple du bogue, ou amplifient des événements réels, comme il arrive, par exemple, dans des affaires telles que celles de la « vache folle » ou de la « grippe aviaire »<sup>12</sup>, ces événements émotionnels légitiment des pratiques et produisent des actions précises qui concernent souvent l'Europe. Par exemple, la « vache folle » et le sentiment de peur qu'elle a suscité du fait des médias, ont permis aux politiques européennes de « traçabilité » (Granjou, Valceschini 2005) de voir le jour. Dans ce cadre, pourtant, l'Europe ne joue pas le rôle du « sauveur » (i.e. l'Europe comme protectrice face au danger de la vache folle) mais devient le bouc émissaire qui permet de justifier et de « comprendre » l'instabilité, les crises et les problèmes actuels sans que pour autant des contre-narrations arrivent à s'imposer de manière efficace.

## 6. Les contributions du numéro

Les contributions de ce numéro adoptent des approches variées (*critical discourse analysis*, analyse du discours « à la française », analyse du contenu...), privilégiant les observatoires discursifs, sémiotiques, sociologiques, linguistiques ou littéraires. Plusieurs genres discursifs sont par

<sup>11</sup> Voir les articles de Maria Cristina Pedrazzini sur la presse francophone et celui d'Annalisa Zanola Macola et Sonia Piotti sur la presse anglaise, dans Gobber, Milani 2001.

<sup>12</sup> À ce propos, Sophie Moirand parle de « mots événements » qui permettent des « construire des représentations » (2007 : 38).

ailleurs pris en compte, par-dessus tout, les médias traditionnels, surtout les journaux, mais également les nouveaux médias, la dimension médiatique ayant été privilégiée par la plupart des auteurs.

Par rapport aux sujets traités, les différentes contributions ont été rassemblées dans trois volets thématiques. Dans le premier, les articles de Charbonneaux, de Verderame et de Bouko et Garcia permettent de donner un aperçu sur la peur directement par rapport à l'identité « collective » européenne.

La deuxième partie, qui rassemble les contributions de Conoscenti, de Rosça et de Rębkowska montre comment la peur est utilisée comme opérateur euphorique ou dysphorique. L'article de Conoscenti sur le Brexit crée un pont avec la partie précédente, l'article de Bouko et Garcia qui clôt le premier volet concernant justement le retrait du Royaume-Uni de l'Union européenne.

Enfin, les auteurs de la troisième partie du numéro analysent la peur en relation à l'altérité et, vice-versa, à l'essentialisme identitaire. Les articles de Vinti et de Pitsos donnent l'exemple d'un espace européen préalable à la construction de l'Union européenne, dont l'identité essentialiste se forge aux dépens de l'altérité orientale, celle-ci évoluant du Turc ottoman aux Japonais ou aux Chinois, l'élément religieux pouvant également être pris en compte. Dans l'article de Federico Sabatini, c'est plutôt l'homosexuel, considéré comme autre, qui est analysé dans des discours publics variés du contexte socio-culturel européen actuel pour montrer sa « mise en silence » (Puccinelli Orlandi 1996 : 61) dans une perspective de logophobie.

## 7. Conclusion

Pour répondre à la question que nous avons posée au tout début, les contributions de ce numéro montrent l'absence d'une identité collective européenne pleinement aboutie. Le manque de narrations identitaires communes, voire d'une « mise en narration » (*storytelling*) de l'Europe, et d'un espace public permettant la circulation de discours réellement européens venant du bas, ne permet pas aux Européens de se reconnaître dans une mémoire collective qui peine à se construire autour des valeurs post-matérialistes (Bouko, Garcia), ces dernières commençant quand même à constituer le socle d'une « protoidentité ». En ce sens, la peur joue sans doute un rôle important comme opérateur de cohésion, mais le plus souvent elle semble agir en opérateur dysphorique qui finit par fragmenter encore plus l'espace public européen et par alimenter cette « incommunicabilité d'expériences » qui transforme les frontières nationales en mur (Nowicki 2017 : 37). Bref, la peur trouve un terrain fertile dans cette opacité du discours qui produit des représentations collectives et qui ne fait pas de l'Europe un objet « de » discours euphorique réellement partagé et que l'on peut s'approprier dans un processus d'eupérisation qui puisse contribuer à forger une identité européenne « cosmopolite », pour reprendre les termes de Verderame.

À cet égard, les médias sont appelés à véhiculer des contenus nouveaux et, par conséquent, à inaugurer des mémoires discursives inédites ; il ne faut pas non plus sous-estimer la nécessité d'un changement descendant de la rhétorique des institutions européennes et des politiques culturelles prônées, ce qui faciliterait sans doute une perception nouvelle de l'objet Europe, qui deviendrait finalement un sujet positif, réellement collectif, des discours et des narrations.

Des nouveaux discours restent donc à formuler pour inaugurer un espace public qui soit vraiment européen.

**Bibliographie**

Abélès Marc (2000). « Virtual Europe ». In : Irène Bellier, Thomas M. Wilson (éds.). *An Anthropology of the European Union. Building, imaging and experiencing the new Europe*, Oxford : Berg, 31-52.

Altheide David L. (1976). *Creating reality. How Tv news distorts events*. Beverly Hills : Sage.

Altheide David L. (2002). *Creating Fear: News and the Construction of Crisis*. New York : Aldine de Gruyter.

Altheide David L. (2006). *Terrorism and the Politics of Fear*. Altamira : Rowman & Littlefield.

Amossy Ruth (2010). *L'argumentation dans le discours*. Paris : Nathan.

Amossy Ruth (2014). *Apologie de la polémique*. Paris : PUF.

Auboussier Julien (2016). « De quoi l'Europe est-il le nom ? Enjeux et usages argumentatifs de la polyréférentialité ». *Argumentation et Analyse du Discours*, 17. URL : <<https://journals.openedition.org/aad/2216>>

Bauman Zygmunt (2006). *Paura liquida*. Bari : Laterza.

Beck Ulrich (2000). *La società del rischio. Verso una seconda modernità*. Rome : Carocci Editore.

Belluati, Marinella (2015). « Europa liquida. Contraddizioni e ri-orientamenti del processo di costruzione della sfera pubblica in Italia ». In : Marinella Belluati, Paolo Caraffini (éds.) *L'Unione Europea tra istituzioni e opinione pubblica*. Rome : Carocci, 179-192.

Blumenthal Peter, Novakova Iva, Siepmann Dirk (2014). *Les émotions dans le discours / Emotions in discourse*. Berne : Peter Lang.

Bondebjerg Ib, Peter Golding (éds.) (2004). *European Culture and the Media Changing Media*. Portland : Intellect Books.

Braud Philippe (1996). *L'émotion en politique. Problèmes d'analyse*. Paris : Presses de Sciences Po.

Braud Philippe (2014). « L'expression émotionnelle dans le discours politique ». *Recherches en communication*, 41, 47-59.

Caimotto Cristina, Raus Rachele (2017). « The alter-globalist counter-discourse in European rhetoric and translation : women's right at the European Parliament ». In : Manuela Ceretta, Barbara Curli (éds.). *Discourses and Counter-discourses on Europe. From the Enlightenment to the EU*. Londres, New York : Routledge, 169-188.

Cepernich Christopher, Novelli Edoardo (2018), « Sfumature del razionale. La comunicazione politica emozionale nell'ecosistema ibrido dei media ». *Comunicazione politica*, 1, 13-30.

Chilton Paul (2004). *Analysing political discourse. Theory and practice*. Londres, New York : Routledge.

Cislaru Georgeta (2008). « L'intersubjectivisation des émotions comme source de sens : expression et description de la peur dans les écrits de signalement ». *Les Carnets du Cediscor*, 10, URL : <<http://cediscor.revues.org/195>>

- Cohen Stan (1980). *Folk Devils and Moral Panics: The creation of the mods and rockers*. Oxford : Martin Robertson.
- Comba Mario (2010). « Divergenze nei testi giuridici multilingui dell'Unione europea ». In : Rachele Raus (éd.). *Multilinguismo e terminologia nell'Unione europea. Problematiche e prospettive*. Milan : Hoepli, 13-57.
- Cussò Roser, Gobin Corinne (2008). « Du discours politique au discours expert : le changement politique mis hors débat ». *Mots. Les langages du politique*, 88, 5-11.
- Della Porta Donatella, Manuela Caiani (2006). *Quale Europa? Europeizzazione, identità e conflitti*. Bologne : Il Mulino.
- Down Ian, Carole J. Wilson (2008). « From 'Permissive Consensus' to Constraining Dissensus: A Polarizing Union? ». *Acta Politica*, 43, 26-49.
- Gobber Giovanni, Milani Celestina (éds.) (2001). *Tipologia di testi e tecniche espressive*. Milan : V&P Università.
- Gobin Corinne (2011). « Des principales caractéristiques du discours politique contemporain... ». *Semen*, 30, 169-186.
- Gobin Corinne, Deroubaix Jean-Claude (2010). « L'analyse du discours des organisations internationales. Un vaste chantier encore peu exploré ». *Mots. Les langages du politique*, 94, 107-114.
- Golding, Peter (2007). « Eurocrats, Technocrats and Democrats ». *European Societies*, 9(5), 719-734.
- Granjou Céline, Valeschini Egizio. « L'extension de la traçabilité dans le secteur agro-alimentaire. Une nouvelle norme de régulation de la production ». *Terrains et Travaux*, 9, 73-89.
- Guilbert Thierry (en cours). « L'Europe dans les discours de la presse française à propos de l'élection de Syriza en janvier 2015 ». In : Corinne Gobin, Laura Calabrese (éds.). *Le discours et la langue*.
- Habermas, Jurgen (2008). *Ach, Europa - Kleine Politische Schriften XI*. Francfort-sur-le-Main : Suhrkamp Verlag.
- Hall Stuart (1981). « The Social Production of News: Mugging in the media ». In : Stanley Cohen, Jock Young (éds.). *The Manufacture of News*, Londres : Constable.
- Harvey David (1989). *The condition of postmodernity*. Oxford : Basil Blackwell.
- Hooghe Liesbet, Gary Marks (2009). « A Postfunctionalist Theory of European Integration: From Permissive Consensus to Constraining Dissensus ». *British Journal of Political Science* 39 (1), 1-23.
- Marini Rolando (2015). « Concentrazione e distrazione: come i giornalismo nazionali rappresentano l'Unione Europea ». *Annali di Sociologia 2010-2012*, 18, 197-219.
- Marletti Carlo Angelo (2006). *Razionalità e valori: Introduzione alle teorie dell'azione sociale*. Bari : Laterza.
- Marletti Carlo Angelo, Mouchon Jean (éds.). (2005). *La costruzione mediatica dell'Europa*. Milan : Franco Angeli.

Melucci Alberto (1983). *Nazioni senza stato. I movimenti etnico-nazionali in Occidente*. Milan : Feltrinelli.

Meyrowitz Joshua (1985). *No Sense of Place. The Impact of the Electronic Media on Social Behavior*. Oxford : Oxford Universiti press.

Micheli Raphaël (2010). *L'émotion argumentée. L'abolition de la peine de mort dans le débat parlementaire français*. Paris : Le Cerf.

Micheli Raphaël, Hekmat Ida, Rabatel Alain (éds.) (2012[2013]). « Les émotions argumentées dans les médias ». *Les discours et la langue*, 4.1.

Moirand Sophie (2007). *Les discours de la presse quotidienne. Observer, analyser, comprendre*. Paris : PUF.

Mondada Lorenza (1995). *Verbalisation de l'espace et fabrication du savoir. Approche linguistique de la construction des objets de discours*. Lausanne : Université de Lausanne.

Novakova Ida, Tutin Agnès (éds.) (2009). *Le lexique des émotions*. Grenoble : ELLUG.

Nowicki Joanna (2017). « L'Europe : une incommunicabilité d'expériences ». *Hermès, La Revue*, 77, 27-39.

Plantin Christian (2011). *Les bonnes raisons des émotions. Principes et méthodes pour le discours émotionné*. Berne : Peter Lang

Plantin Christian, Doury Marianne, Traverso Véronique (2000). *Les émotions dans les interactions*. Lyon : PUL.

Puccinelli Orlandi Eni (1996). *Les formes du silence. Dans le mouvement du sens*. Paris : Éditions des cendres.

Pujolar Joan (2007). « Bilingualism and the nation-state in the post-national era ». In : Monica Heller (éd.) *Bilingualism: a social approach*. Basingstoke : Palgrave MacMillan.

Raus Rachele (2010). « Terminologia comunitaria e di settore nelle relazioni parlamentari ». In : Rachele Raus (éd.) *Multilinguismo e terminologia nell'Unione europea. Problematiche e prospettive* : Milan : Hoepli, 115-155.

Rinn Michael (éd.) (2008). *Émotions et discours. L'usage des passions dans la langue*. Rennes : PUR.

Sini Lorella (2015). « Événements, discours, médias : réflexions à partir de quelques travaux récents ». *Argumentation & Analyse du discours*, 14. URL : <<https://journals.openedition.org/aad/1912>>

Triandafyllidou Anna, Wodak Ruth, Michal Krzyzanowski (éds.) (2009). *The European Public. Sphere and the Media Europe in Crisis*. Londres : Palgrave Macmillan.

Wodak Ruth (2015). *The Politics of Fear. What Right-Wing Populist Discourses Mean*. Londres : SAGE.